

Summa Cerebris

Summa Cerebris

Mon père est un héros. Il sauve des vies. En en prenant d'autre. Ainsi va la guerre.

Il est militaire et combat l'assaillant islamiste en Syrie depuis aujourd'hui deux ans. Deux années entières que je ne l'aie pas vu, que je ne lui aie pas parlé. Les photos sont là pour m'empêcher d'oublier son visage, mais je ne me souviens même plus de sa voix. Où est-il exactement, on ne le sait pas. Quand reviendra-t-il, on ne le sait pas non plus. Le seul contact que l'on a avec lui sont ces lettres qu'il nous envoie chaque mois. Au moins il est vivant. C'est déjà ça.

Mais je suis fier, je vous l'aie dit, mon père est un héros. C'est ce que ma mère m'a toujours répéter. Il sert son pays, combat au nom de la liberté, nous protège. Il me manque. Au début il partait pour six mois, puis ce fut un an, et aujourd'hui ça fait deux ans qu'il est parti pour six mois. Mais je ne perds pas espoir, je sais qu'un jour il reviendra, et en attendant je ne peux faire que l'aimer malgré la distance, dans l'espoir que lui nous aime toujours. Non, je sais que depuis là-bas il pense à nous, et qu'il nous aime autant qu'à son départ.

Quand à maman, elle a toujours du mal à parler de papa, j'ai l'impression que ça la gêne et je ne sais pas pourquoi. Bien souvent elle évite le sujet. Elle a beaucoup pleurer après le départ de papa, je crois qu'elle s'en veut de l'avoir laissé partir.

Moi je m'appelle Tom, j'ai 17 ans et suis en terminale. Mais ce récit ne raconte pas mon histoire, mais celle de mon père. Je le croyais naïvement entrain de servir sa patrie, j'avais tort. Tout changea ce jour-là. Le jour où je compris que ma vie n'était que mensonge. Laissez-moi vous raconter.

J'allais à la librairie, j'aime bien lire. Je fis le trajet à pied, le chemin n'était pas très long. Je m'engageais d'abord sur le pont qui surplombait le canal. D'ici on voyait toute la ville, c'était magnifique. Après avoir profité un peu de la vue je descendais la courbe du pont et arrivait un peu plus loin à la librairie.

D'abord je remarquai une chose étrange : une camionnette brune était stationnée en plein milieu de la rue piétonne, juste devant la librairie et semblait comme attendre quelque chose. Elle avait les vitres teintées, on ne pouvait voir qui se cachait à l'intérieur. Je ne m'y attardais pas plus que ça et j'entrais dans la librairie.

Je me dirigeai vers le rayon science-fiction et pris le livre que je voulais acheter. Les livres de SF étaient mes préférés. Lorsque que j'arrivais à la caisse, un homme me bouscula et fit tomber mon livre. L'homme ne m'accorda pas même un regard ou un semblant d'excuse. Bizarrement, en sortant je remarquai que la camionnette avait disparu.

Avant de rentrer à la maison je devais faire quelque course en ville. Le problème était que pour rejoindre le centre-ville depuis la librairie il fallait passer par le quartier portuaire. Cet endroit devait être rénové il y a bien longtemps, mais il n'en fut rien, et le quartier resta délabré et sale. Il n'était d'ailleurs composé que d'étroites ruelles séparant de vieux bâtiments, dont certains étaient même en ruine.

Je n'étais pas très rassuré par l'idée d'entrer dans ces petites rues fines et sombres, de plus le quartier portuaire était assez grand et labyrinthique. Je m'y engouffrai par une petite rue en pente de pavés de noirs. D'abord se fut l'odeur de marée basse qui me frappa, puis ce fut le fait que même si nous étions en pleine journée, dans ces ruelles ils faisaient sombre comme si on était le soir.

Pendant que je marchais en tapotant sur mon téléphone, j'aperçu au bout de la ruelle une silhouette qui passait à toute allure. Ça ne m'inquiétait pas plus que ça et je continuais de marcher. Deux ruelles plus tard, je revis la même silhouette que tout à l'heure. Je compris qu'il y avait quelque chose qui clochait. Malgré mes efforts pour me concentrer sur mon téléphone je ne pouvais m'empêcher de jeter perpétuellement des regards autour de moi.

Je m'engageais alors dans une énième ruelle qui semblait bien être la dernière avant d'atteindre le centre-ville. Il ne me restait qu'une cinquantaine de mètres à parcourir et j'arrivais sur la place. J'étais bien content de m'apprêter à retrouver un peu d'air frais et de lumière.

Soudain, mon corps se figea, mon sang se glaça, mon cœur s'emballa. Au bout de cette même ruelle, un homme se tenait debout, face à moi. Je ne voyais ni son visage ni son corps dans l'obscurité qui l'enveloppait, mais j'aurais mis ma main au feu que cet homme était le même qui me suivais depuis quelques minutes. Qu'étais-je censé faire ? Ne pas faire attention à lui et passer quand même ? Faire demi-tour pour ne pas prendre de risque ? La peur me paralysait, coulais dans mes veines comme une substance glaciale. Et les mots que cet homme prononça de m'aidèrent pas à avoir moins peur :

- Tom ? Tom Sanchez ? Je t'ai enfin trouvé. Je ne te veux aucun mal, petit, mais tu dois écouter ce que j'ai à te dire.

PARDON ? Cet homme qui me suivait depuis cinq minutes dans ces maudites ruelles connaissait mon nom ? Sous le coup de l'émotion je laissais tomber mon livre et mon téléphone au sol. Mon cerveau ne savait plus où donner de la tête. Qu'est-ce que je devais faire ? Pourquoi cet homme connaissait-il mon nom ? Alors je lui demandai :

- Qui êtes-vous ?

- Ça ne t'a jamais paru bizarre qu'on ne te laisse jamais téléphoner à ton père ? dit l'inconnu. Que le seul contact que tu aies avec lui, ce soit ces lettres ? Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ta mère se sentait si coupable que ton père soit parti ?

Comment pouvait-il savoir tout ça ? Quoi qu'il arrive cet homme savait trop de chose sur ma vie pour que je le laisse partir sans savoir qui il était. L'homme s'était rapproché de moi mais je ne voyais pas encore son visage. Je décidai de continuer à lui parler :

- Qui êtes-vous ?!

- Peu importe, répondit-il. L'important est que tu sache qui est vraiment ton père.

A ce moment il approcha encore un peu. Je pus voir son visage. L'homme ressemblait à un sauvage avec sa barbe emmêlée et son T-shirt troué. Puis je remarquai qu'il saignait du haut de la tête.

- On n'a pas le temps Tom, tu cours un grand danger, reprit-il. Il faut que tu sache toute la vérité. Ton père n'a jamais mis les pieds en Syrie, et il a des ennuis. Il est vivant, mais il a besoin de toi. Seul toi peux le faire, tu dois...

A ce moment une lumière aveuglante apparut derrière l'homme. Ce dernier se retourna vers la source de la lumière, qui n'était autre que les phares de la camionnette marron de tout à l'heure. Elle bloquait le passage et nous aveuglait. D'elle sortit une demi-douzaine de soldats tout en noir et dont on ne voyait le visage caché derrière leurs gros casques. Ils pointèrent leurs armes sur nous et semblaient attendre les ordres de ce qui ressemblait à leur chef, une femme en costume blanc et aux cheveux roux et portant des lunettes de soleil.

L'inconnu me cria à mi-voix sans se tourner :

- Ils nous ont trouvés ! Fuis ! Vite !

Il me tendit un petit objet au bout de ses doigts, sans réfléchir je le pris et le fourrai au fond de ma poche. L'inconnu planta ses yeux dans les miens, comme pour me dire qu'il mettait tous ses espoirs en moi.

D'un seul coup, l'inconnu couru vers moi et me jeta contre un mur et un bruit assourdissant retentit, une détonation. J'avais quasiment volé à travers la ruelle avant de me heurter au mur de brique et de tomber par terre. Lorsque je rouvris les yeux quelques instants plus tard, je vis l'homme, chancelant, qui trébuchait sur

place. Puis il se tourna vers moi, son visage était couvert de sang, un trou rouge remplaçait son œil gauche, et il tomba en avant. Il s'écrasa contre les pavés dans un bruit à vous traumatiser toute la vie.

Puis ce ne fut plus mon cerveau qui contrôlait mon corps, mais mon instinct de survie. Je me relevais d'un bond. Et me mit à l'abri dans la ruelle de droite. Je n'étais plus dans leur ligne de mire. En me retournant, je vis la femme rousse, le bras tendu avec un pistolet au bout. Je vis le corps de l'inconnu tombé au sol, son regard était vide, sa bouche entrouverte. Il était mort. Je ne pus me retenir de vomir. Lorsque je repris mes esprits, je devais trouver une solution pour ne pas finir comme lui. Je devais survivre.

Tout à coup, j'entendis les pas pressés des soldats qui accouraient par ici. Vite, il fallait que je m'échappe ! Alors je me mis à courir dans la ruelle, sans me retourner, sans m'arrêter, je ne pouvais rien faire d'autre. Arrivé au fond de la rue je me rendis compte que c'était un cul-de-sac. J'étais fichu ! Soudain, je sentis une main me tirer vers la droite. Apparemment il y avait une ruelle encore plus étroite, dérobée dans un coin de pénombre. Une main puissante m'avais saisi au col et m'obligeait à avancer tête baissée. Je sentais ma mort arrivé, j'avais peur, si peur !

Quelques instants plus tard, l'homme m'avait amené en dehors du quartier portuaire, je le sentis par l'air frais qui emplit mes poumons. Ma joie de re-pouvoir respirer du bon air fut vite chassée par le bras puissant de l'homme qui me ramena à la réalité. Plus précisément il me ramena au fond d'un 4x4 noir aux vitres teintées qui nous attendait au bord de la route. Lorsque mes épaules heurtèrent la banquette arrière je pus voir le visage de l'homme. C'était le colonel Martinez, le soldat qui était venu chercher mon père il y a deux ans lorsqu'il partit pour la Syrie, enfin si c'est ce qui c'est vraiment passé. Il claqua la portière et s'assit à l'avant, côté passager. Immédiatement, la voiture démarra. J'avais si peur que j'étais prêt à sauter du véhicule en marche, mais la portière était verrouillée.

Ulysse Klein. C'était le nom du conducteur. Autre fois c'était le meilleur ami de mon père, bien souvent il me gardait quand j'étais petit. Je le considérais même comme un oncle à une époque. Mais quelques mois avant le départ de papa, il a tout simplement disparu, il coupa tous les ponts, ne nous prenait plus aucun contact avec nous, ignorait nos appels. Lorsque papa partit, nous avions besoin de lui pour nous soutenir, mais il était absent. Absent, absent, encore absent, toujours absent. Mais maintenant il était là. Nos regards se croisèrent dans le rétroviseur, et je vis quelque chose au fond de ses yeux : le regret.

A ma gauche, à la banquette arrière, il y avait une femme en blouse blanche avec des lunettes et un petit chignon qui tirait ses cheveux châtain en arrière. Ce fut elle qui brisa le silence :

- Bonjour Tom. Je suis la docteure en biologie Linda Scott, me dit-elle en me tendant une main. Tu connais déjà le caporal Klein et le colonel Sanchez. Nous sommes ici pour te demander ton aide.

Mon aide ? A moi ?

- Ecoute. Il y a deux ans, ton père t'a dit qu'il partait pour une mission spéciale en Syrie, mais il t'a menti. Ton père n'a jamais mis les pieds au Moyen-Orient. Lorsque le colonel Martinez est venu le chercher chez vous, il ne l'a pas amené en Syrie, ou même dans un camp militaire, mais dans un bunker secret à quelque kilomètre d'ici.

Beaucoup d'information se bousculaient dans ma tête. Je ne savais démêler le vrai du faux. Mais malheureusement je perçus une telle sincérité dans son regard que je ne pouvais qu'accepter qu'elle dise la vérité. Jamais je n'aurais imaginé cela. La scientifique reprit :

- Ton père a rejoint une organisation secrète appelée L'Illumination. Cette organisation est implantée dans tous les pays du monde. Au départ c'était l'Union Européenne qui créa L'Illumination pour espionner la Corée du Nord et les Etats-Unis et ainsi éviter une troisième guerre mondiale. Depuis, l'organisation est devenu indépendante de tout gouvernement et n'a cessé de monter en puissance, continua la docteure. Aujourd'hui, toutes les plus grandes organisations du monde sont espionnées par L'Illumination, et...

La docteure Scott marqua une pause et reprit :

- Nous faisons partie d'un groupe secret de mutins au sein de cette organisation. Nous nous faisons appeler l'Iceberg, car on est beaucoup plus nombreux que L'Illumination ne le pense. Bien évidemment nous travaillons en secret, dit la femme. A l'époque où ton père est parti, le colonel ne faisait pas encore parti de ce groupe, c'est en voyant les choses atroces qu'ils lui ont fait qu'il nous a rejoints.

Voyant la détresse qui envahissait mon visage à ces mots, la docteure se sentit gênée de ce qu'elle venait de dire. Ulysse continua la discussion:

- Tom, moi aussi j'ai vu ce qu'il lui on fait. Dès que ton père est venu me dire dans quel projet il s'engageait, j'ai tout de suite voulu l'empêcher d'y aller. Mais il ne m'a pas écouté. Le seul moyen pour moi de le sortir de là-bas était d'intégrer simultanément L'Illumination et l'Iceberg, ce que j'ai fait avant même le départ de ton père.

Je compris enfin pourquoi il avait ainsi disparu, je pensais qu'il détestait mon père, alors qu'en fait il l'aimait tellement qu'il était prêt à tout sacrifier pour lui. La docteure continua:

-Ton père a servi de cobaye à un projet appelé Summa Cerebris. En latin ça veut dire « Cerveaux Suprême ». J'essayais de comprendre :

- Summa quoi ? Et vous parlez de...cobaye ?

- Oui, Tom, répondit-elle très calmement. Disons que ton père a...

Ulysse fini sa phrase :

- Ton père a subi d'atroces expériences qui violent toutes les lois de l'éthique. Ces monstres de L'Illumination lui ont fait souffrir le martyr au fond d'un bunker, pour leur propre intérêt. L'Illumination n'est plus du tout une force de paix, ces ordures veulent faire un coup d'état mondial et diriger le monde.

- Entant que membre de L'Iceberg, dit la scientifique, nous essayons de contrer les actions que met en place L'Illumination. Notamment des attentats visant à monter les pays les uns contre les autres. Notre plus grand échec pour empêcher ce genre d'action se déroula le 11 septembre 2001.

Dans la voiture, tous baissèrent la tête ou serrèrent les dents. Le gendarme reprit :

- Maintenant que tu sais tout ça, du doit te rendre compte de la responsabilité qui t'accable. Du pouvoir que tu as. Tu dois te rendre compte que rien qu'en prononçant nos noms à la mauvaise personne tu peux nous faire tuer. L'un de nous est déjà mort pour te rencontrer, son nom de code était Mandrill.

Je repensais à l'homme, tombant au sol, le visage troué.

- Mandrill avait pour missions de te faire passer des informations, reprit la docteure Scott. S'ils les faisaient passer à nous, L'Illumination aurait pu nous retrouver, on a dut passer par toi.

Je me souvins du petit objet que m'avait passé Mandrill. Je le sortis de ma poche. C'était une clé USB. La docteure entra la clé dans un ordinateur portable et analysa les documents qu'il s'y trouvait. Pendant ce temps Ulysse me dit :

- Dans cette clé se trouve des informations extrêmement importantes sur les prochaines actions que va mener L'Illumination. Nous pensons que ta mère à autrefois collaboré avec l'organisation et qu'elle détient de précieux documents sur le projet Summa Cerebris, et sur ton père dans son ordinateur, m'expliqua-t-il alors que j'étais choqué de la nouvelle. Tu dois récupérer ces documents, les mettre sur la clé, et nous ramener la clé. Nous ne pouvons pas le faire nous-même, rien qu'en approchant à moins de deux-cents mètres de ta maison sans autorisation nous serons abattus.

- Quoi, ma maison est surveillée ? m'indignais-je.

- Bien, il est temps. A toi d'agir. Ne nous déçois pas. Ils ne savent pas que L'Iceberg ta charger de cette mission. D'ailleurs, ils ne savent pas non plus que nous en faisons partie, heureusement.

Une fois que tu auras les documents, tire cette fusée de détresse vers le ciel, dit-il en me tendant une petite boîte noire rectangulaire.

- Mais ça ne va pas alerter L'Illumination ? demandais-je.

- Ils n'ont aucune preuve que l'Iceberg t'a chargé de récupérer ces dossiers, ils pensent que tu ne connais même pas leur existence. Mais ils ont des doutes. Ils te suivent depuis déjà trois jours, continua Ulysse. Au même moment que tu feras ta mission, nous ferons diversion, plus loin. Sachant qu'ils ont vu Mandrill parlé avec toi, ils doivent déjà être en train de te pourchasser, cette fusée n'y changera rien.

Le 4x4 ralentit, et se stoppa dans un coin de rue, à quelques pâtés de maison de chez moi. Ulysse conclut :

- C'est pour ça que tu dois rentrer par la porte de derrière, et que de toute façon lorsque tu tireras la fusée de détresse, ils seront déjà sur la route. Nous te ferons gagner du temps mais tu dois te dépêcher. Maintenant, cours, vite !

Je fus pris de panique. Je mis la clé USB au fond de ma poche et saisis fermement la petite boîte du pistolet de détresse. Voyant que j'hésitais, que je restais figé sur mon siège, la docteure Scott me dit :

- Tom, il est temps que tu sache tout la vérité. Nous voulons aider ton père, mais on a besoin de toi. On n'a pas le temps d'hésiter, il faut agir.

Sur ces mots elle me poussa hors de la camionnette, me jeta un dernier regard plein d'espoir et de confiance, et referma la porte.

Le 4x4 partit dans un grincement et une gerbe de fumée. Je me mis en route.

J'arrivais près de chez moi. J'avais bien fais le tour, de sorte à pouvoir entrer par la porte de derrière. Je fus limite rassuré de voir que la porte était verrouillée, même si habituellement j'avais horreur de devoir chercher mes clés. En entrant, je jetai la boîte noire sur la table et me précipita sur l'ordinateur familial. Un instant plus tard, j'y avais insérer la clé et je cherchais déjà les fameux documents. Sur le bureau de l'ordinateur il n'y avait pas grand-chose. Je commençais à tourner en rond, je n'avançais pas, la panique commençais à gagner du terrain dans mon esprit.

Puis, comme une illumination, je remarquais un dossier en particulier. Je n'y avais pas fait attention au début, mais il y avait une erreur dans son nom. Il s'appelait « Anniversaire Tom 10 ans 2014 ». Alors qu'en 2014 je fêtais mes 12 ans. J'ouvris le dossier, une multitude d'autres dossiers était ranger dedans. Après quelques dizaines de clics je trouvai enfin les documents. Même si je savais que le temps pressait, par curiosité j'ouvris l'un des documents.

Il était intitulé « Cobaye N°77 ». En ouvrant le dossier je vis le visage de mon père. Cela me fit un choc. Le document commençait par une photo du visage de mon père, devant un mur de béton gris clair. Il ne souriait pas, avait les cheveux rasés, arborait de grandes cernes et une peau blafarde. Il y avait une date en bas à droite de la photo : elle avait été prise deux semaines après son départ d'il y a deux ans. Le document présentait donc le cobaye numéro 77 de l'expérience Summa Cerebris, qui était donc mon père. Pas de doute, Ulysse et la docteure disaient vrai, papa avait vraiment participé à ce projet. Il y avait toute sorte d'information sur papa : âge, poids, taille, groupe sanguin, taille du crâne, problème de santé... Puis en continuant à lire, je vis qu'en dessous il y avait les comptes rendus de chaque expérience faites sur lui. Il y en avait plus d'une soixantaine ! On l'avait traité comme un rat de laboratoire !

Je vis que certains des comptes rendus étaient accompagnés d'une vidéo, je les visionnais. Minutes après minutes, vidéo après vidéo, mon esprit se meurtrissait de plus en plus en voyant les horreurs qu'on avait faites à mon père, des larmes brûlantes coulaient sur mes joues, une rage dévastatrice naquit en moi. Alors

qu'il pensait participer à un programme qui lui augmenterait ses facultés physiques et ses compétences de soldat, ces monstres de L'Illumination firent de lui une machine à tuer, un zombie, ils avaient joué au docteur Frankenstein avec lui. Il l'avait enfermé, affamé, drogué à mort pendant les premières semaines. Puis, ils lui firent subir des mois de lavage de cerveaux et de violences physique et émotionnelle, ils le tapaient, lui répétaient des choses horribles, et aux moments où il était le plus faible, il lui lavait le cerveau, à coups de lobotomies, de décharges électriques, et de produits psychoactifs.

Une fois qu'il avait effacé la conscience de mon père, ils en construisirent une nouvelle, composée entièrement et uniquement d'obéissance... Il l'avait « reconfiguré », pour qu'il tue sans état d'âme, sans poser de question, pour qu'il ne fasse rien sans l'autorisation de son maître, pour que pitié, compassion, colère, amour, joie, bonheur, lui soient des mots étrangers... J'en pleurais rien que d'y repenser... Comment est-ce possible ? Comment l'humanité peut-elle faire de telles choses ? Comment peut-on être cruel à ce point ?

Je repensais à mon père se faisant frapper. Je repensais à mon père seul et affamé dans sa cellule. Je repensais à mon père gesticulant sous les décharges électriques. Je repensais à mon père à qui on criait des ordres. Je repensais à mon père se faisant flagellé s'il ne les respectait pas. Je repensais à mon père avant son départ. Je repensais à mon père et son regard froid dans l'ultime vidéo, celle où il tue cinq enfants en leur brisant la nuque.

J'étais traumatisé.

Cet instant était l'avènement d'une nouvelle ère dans ma vie. Après avoir vu de telles horreurs, après avoir vu les abysses de l'humanité, je ne pouvais plus être le même. En soit, ces vidéos en elle-même m'avaient quasiment lavé le cerveau à moi aussi. A quoi que je pense, même au plus beau jour de ma vie, je ne voyais plus que feu et sang en mon esprit. J'avais l'impression d'avoir perdu la capacité d'éprouver du bonheur. Une chose s'était brisée en moi, et plus rien ne pouvait arranger ça. Je n'arrivais plus à entendre mes pensées tellement mon diable intérieur me hurlait d'éradiquer toute L'Illumination.

Pour commencer, il fallait que je livre toutes ces informations à l'Iceberg, car il y avait aussi dans le document tout sorte de choses liées à de futurs attentats, à des détournements de fonds, et surtout à du commerce de je-ne-sais-quoi sur le marché noir et sur le dark net. Je transférai les documents sur la clé USB, que je rangeai bien précieusement au fond de ma poche. Mais j'avais un autre plan.

Quelques minutes plus tard, alors que j'étais en train de pianoter sur le clavier de l'ordinateur, j'entendis du bruit à la porte. Je crus un instant que c'était L'Illumination, mais je vis ma mère entrer dans la maison avec son sac à main au bras. Je fus rassuré une seconde, puis je me rappelais que tout ça était de sa faute.

- Ha tu es là ? me dit-elle souriante. T'a peu acheter ton livre à la...

- Summa Cerebris, la coupais-je.

- Pardon ?

- Summa. Cerebris, répétais-je.

- Ho mon dieu... lâcha-t-elle en se mettant une main devant la bouche.

- **Tu m'as menti !** Toutes ces années je ne vivais que dans le mensonge ! Tu me disais qu'il était à l'armée, qu'il servait son pays, qu'il était en mission spéciale en Syrie, alors que non ! Ce n'était que des putains de mensonges !

- Tom... Attends s'il te plait... Laisse-moi t'expliquer... me supplia-t-elle en larmoyant.

- Il n'y a rien à expliquer !

Jamais je n'avais ressenti une telle fureur. Je m'en fichais bien de L'Illumination qui allait débarquer d'une minute à l'autre, je criais aussi fort que je le pouvais, aussi fort qu'étais ma colère. Ma mère était abasourdie,

son sourire avait disparu petit à petit pour laisser place à des larmes, j'espérais qu'elles soient de culpabilité, j'espérais vraiment, de toute mon âme, qu'elle regrettait ses actes. D'abord de m'avoir menti de cette façon, puis d'avoir accepté la situation (j'osais espérer qu'elle n'était pas la cause de la situation). J'avais planté mes yeux dans les siens et je ne détournais pas mon regard. Je la voyais s'écrouler au sol en sanglotant, mais je n'en avais plus rien à faire, elle m'avait trahit et menti. Je repris :

- Est-ce que tu l'as poussé à le faire ? A aller se terrer au fond de ce bunker ? Est-ce que tu aurais ne serait-ce qu'acquiescé son choix ? REPOND !
- Oui ! cria-t-elle en pleurant. Mais je ne savais pas que c'était aussi...aussi... monstrueux... ce programme.
- Arrête les mensonges, lui répondis-je.
- Je savais qu'ils allaient plus que lui faire une piqûre, je le savais... Mais je ne pouvais pas savoir qu'il allait faire de lui un...une machine !
- Ne parle pas comme ça de papa ! Pourquoi ? Pourquoi tu l'as laissé partir alors ?
- Parce que...Parce que...

Elle se mit à pleurer de plus belle. J'étais toujours insensible. J'attendis qu'elle reprenne, et elle reprit :

- Parce que je pensais qu'il me trompait, voilà ! Il était si absent même quand il n'était pas à l'armée... sauf pour toi bien évidemment. Je pensais que lorsqu'il serait parti, tu l'oublieras au bout d'un moment, qu'on nous dirait qu'il était mort au combat, on aurait fait notre deuil ensemble, j'aurais refait ma vie avec Sébas...avec un autre homme, et on aurait repris une vie nor...
- Sébastien ? la coupais-je, indigné. Ton collègue de travail ? Et tu oses dire que tu avais peur que papa te trompe ! Alors que c'est toi qui l'as jeté, qui l'a envoyé à l'abattoir pour le remplacer par Sébastien !
- Mais non ce n'est pas ça ! On ne s'aimait plus vraiment, on a pensé au divorce... C'était plus simple que je l'envoie là-bas...

Elle marqua un temps d'arrêt et soutint enfin mon regard. Les yeux pleins de remords elle me demanda :

- Je t'en supplie pardonne moi... Je suis ta mère, c'est moi...

Et les yeux pleins de haine je lui répondis :

- Tu n'es pas ma mère.

Sur ces mots la porte vola en éclat dans un grand bruit sourd. Deux soldats tout en noir entrèrent et nous mirent en joue. Mon ex-mère et moi étions au centre de la pièce tandis que les soldats se placèrent de part et d'autre de nous. Puis la femme rousse entra et se planta en face de nous. D'autres soldats attendaient dehors. La femme pris la parole :

- Les documents. Vite.
- Alors déjà bonjour, répondis-je très sérieusement.
- Fouillez-le ! ordonna-t-elle.

L'un des deux soldats me fouilla, mais ne trouva pas la clé sur moi :

- Il ne l'a pas, capitaine Castel.

Alors voici comment elle s'appelait, Castel. J'avais enfin mis un nom sur mon ennemie. Contrariée, elle me lança :

- Je suppose que vous savez toute la vérité désormais, Tom Sanchez. Dommage, durant toutes ces semaines de surveillance c'était agréable de vous voir aussi naïf, pensant que votre père était en Syrie.

Je serais les poings et les dents. J'avais une telle haine envers cette femme, je l'avais vu tabasser mon père sur les vidéos et j'étais sûr qu'elle serait capable de s'en vanter. Castel reprit :

- Bref. Maintenant ton père et mon arme. Soldats ! Tuez la femme et emportez l'autre, on décampe.

L'un des deux soldats me saisit le bras et essaya de m'emporter dehors. Je me débattais et ne le laissais pas faire. Le deuxième soldat s'approcha de ma mère étendue au sol, toujours en train de pleurer, et la mis en joue. Elle ne releva même pas la tête, le soldat allait tirer.

- Maman, non ! criais-je.

Cette fois elle releva la tête vers moi et m'adressa un tendre regard plein d'amour. Je l'avais appelé « maman » alors elle était rassurée mais cela dit, je ne l'avais pas pardonnée. Le soldat l'avait toujours en joue. Me débattant toujours plus, j'arrivai à me libérer un peu de l'étreinte de celui qui me tenait et dans ma frénésie je saisis un objet sur le soldat. Je donnai un grand coup de pied dans l'entre-jambe de l'homme et j'arrivai à me défaire de son bras et me retrouver face à lui. Dans la cohue, le deuxième soldat arrêta de mettre ma mère en joue.

Je regardais le petit objet qu'il y avait dans le creux de ma main, et ayant regardé beaucoup de film d'action je savais ce que c'était. Je criais « Maman ferme les yeux ! », et j'appuyais sur le bouton de la flashball et une immense lumière sortit de l'objet. Castel et les deux soldats furent éblouies et cela me laissa le temps de m'armer du pistolet de détresse, de le charger et lorsque le deuxième soldat reprit ses esprits, je lui tirai dessus. La fusée partit sur son torse et le projeta jusqu'au fond de la cuisine, où quelques secondes plus tard la fusée explosa dans une grande lumière rouge.

- Apportez -le ! cria Castel aux autres soldats.

Après avoir tiré la fusée je jetai le pistolet au sol et me jeta vers le premier soldat. Je soulevai une chaise en bois et lui abattit sur la tête. Les deux soldats étaient allongés au sol, Castel bloquait l'entrée et se frottait encore les yeux, j'avais juste le temps de traîner ma mère jusque dans la salle de bain pour la mettre à l'abri. Puis il arriva.

Papa. Il entra dans la maison, le regard fixe, le pas régulier et dur, les cheveux rasés courts, la mâchoire carrée, des muscles protubérants. Il était plus grand, plus musclé, plus large qu'avant son départ, cela devait être l'un des effets du programme. Castel était à côté de lui et elle dit :

- Plus fort, plus rapide, plus endurant. Summa Cerebris à bien son travail pas vrai ?

Je le reconnaissais à peine. Mon père était toujours très gentils avec moi, de le voir ainsi, mâchoire serrée et regard fixe, cela me faisait un choc. Les images des vidéos me revinrent en tête. On voyait bien les cicatrices sur son crâne, après les multiples lobotomies. Castel pris un malin plaisir à dire :

- Numéro 77, trouve la clé.

Mon père avança tout droit, comme un robot, le regard fixe, sans hausser un sourcil, sans dire un mot. Je m'interposais devant lui et lui dit :

- Papa ? Papa c'est moi. C'est Tom. Tu me reconnais ?

Sans ralentir il continua d'avancer et arrivé à ma hauteur il me poussa violemment sur le côté. Je tombais par terre, j'avais mal. En suivant les ordres, mon père fouilla les meubles du salon. Je le vit soulever une commode comme si ce n'était que du carton, pousser des étagères avec un seul bras et briser un tiroir de l'autre. Il mit le chaos dans toute la pièce, mais ne trouva rien. Voyant que la clé n'était pas dans la pièce, papa se dirigea vers moi, il me fit peur avec son regard et sa carrure de buffle. Il me saisit par le col et me souleva.

- Papa je sais que tu m'entends au fond de toi, lui affirmais-je. Réveille-toi ! Papa !

Un instant, un très court instant, papa posa ses yeux sur moi. Ça marchait, il m'entendait, mais il en fallait plus. Il me fouilla de la main qui ne me tenait pas en l'air, et il trouva la clé. Je l'avais mis autour de mon cou avec du fil. Il l'arracha et la donna à Castel après m'avoir laissé retomber au sol. Satisfaite, cette dernière observa son trophée en ricanant. Elle me lança prétentieusement :

- C'est la fin. Tu es fini. J'ai gagné. De toute façon tu n'es qu'un gamin insignifiant.

Alors qu'elle commençait à se retourner pour partir, victorieuse, je l'interpellais :

- Castel ! Ce n'est pas fini.

Elle se retourna, à la fois énervée et interrogative. Je me relevai et tourna l'écran de l'ordinateur vers elle. Je lui expliquais :

- Après avoir vu les atrocités que vous avez faites sur mon père, je me suis dit que ce serait bien que le monde entier les vois aussi. Alors j'ai publié tous les documents sur internet. Pratique les réseaux sociaux, non ? Avec eux j'ai pu envoyer les documents à la presse du monde entier. D'ailleurs, le New York Times a déjà sorti un article sur vous et vos pratiques barbares. C'est fou, mais cela ne fait que onze minutes que j'ai balancés les documents sur Twitter, Facebook, Instagram et ils ont déjà fait le tour du monde. Combinés aux infos que m'a fournies l'Iceberg, la planète entière connaît l'existence et les plans de L'Illumination. Et au passage, la clé que vous tenez dans les mains et complètement vide.

Maintenant c'était moi qui avais un air victorieux, la donne avait changé, j'avais gagné. Quand à Castel, elle brûlait de rage de s'être fais berner par un « gamin ». Elle jeta la clé par terre et l'écrasa de son pied, puis elle se stoppa regarda mon père, et lui ordonna :

- Tue-le.

Il commença à marcher dans ma direction, toujours avec ce regard fixe. Mon père allait me tuer ! J'essayais encore une fois de lui parler :

- Papa, réveille-toi. C'est moi. Je suis ton...

D'une main ferme il me coupa le souffle en serrant ma gorge. Il me plaqua au sol et commença à m'étrangler. Il était au-dessus de moi, il faisait encore plus peur. Ses doigts puissants seraient mon cou, je sentais ma carotide battre contre sa main et mon visage devenir rouge. Mon cœur s'accélérait. Le peu d'air que j'arrivais à respirer me permis de lui dire :

- Papa...C'est Tom...Ton fils...

Il ne réagit pas.

- Arrête...Tu vas me tuer...

Il ne réagit pas.

- Tu te souviens... Le camping... l'année dernière...

Son regard se posa sur moi, il relâcha un petit peu son étreinte.

- Il y avait...Un cerf...Juste devants les sanitaires...Tu te souviens ?

Je voyais qu'il réfléchissait, que dans sa tête une bataille faisait rage.

- Et il y avait...Un hérisson... dans notre tente...

Son étreinte diminua encore. Mais à ce moment-là Castel lui cria :

-77, Tue-le ! Tue-le !

Alors il resserra de plus belle mon cou, et je me sentais partir, c'était la fin. Je réussis à dire quelques mots :

- Je...t'aime...papa...

Sur ces mots, mon père me lâcha. Je voyais enfin quelque chose dans son regard : des émotions. J'avais réussi à ramener la conscience de mon père. Je vis le visage de mon père se décomposer, il se mit à pleurer de grosse larme en me prenant dans ses bras. Combien de temps j'avais attendu ce moment...

Pendant que j'enlaçais mon père, j'entendais qu'il y avait beaucoup de grabuge autour de nous. Alors je vis Ulysse Klein débarquer dans la pièce avec Castel à ses pieds. L'Iceberg était là ! Lorsque mon père arrêta son câlin, je lui désignais Ulysse. Il pleura de plus belle et se jeta dans les bras de son meilleur ami. Et je réalisais quelque chose : j'avais ressenti du bonheur, de la joie. Je pensais que ce n'était plus possible.

Ulysse, le colonel et la docteure Scott, avec quelques renforts, neutralisèrent les soldats de L'Illumination présents. Mon père, ma mère et moi furent déplacé dans une de leurs planques.

Un mois après cet incident, les documents que j'avais révélés au monde firent leur effet. L'Union Européenne se chargea personnellement de la dissolution de L'Illumination et du sauvetage de tous les cobayes, car en effet il y en avait soixante-seize autres.

Ma mère déménagea à l'autre bout de la France avec Sébastien, et nous appelais de temps en temps. Mes parents avait divorcé et je suis resté avec papa. Lui et moi on recommença une vie pleine de bons moments et de bonheur. Nous avons déménagé dans les Alpes. Papa n'avait plus aucun souvenir d'avant son départ, et c'était peut-être mieux ainsi. Nous avons traversé une épreuve horrible ensemble et aujourd'hui nous étions plus proche que jamais. Papa avait encore un peu de mal à coordonner ses membres, à faire de longues phrases, mais je l'aidais, j'étais là, on était ensemble.

Ainsi s'achève l'histoire du mensonge de ma vie, et de ma vie de mensonge.

FIN